

Les jeux de construction de M. Hobbs, ou : Bourdieu chez les (grands) Bretons

Xavier RAUFER (Automne 2015)

91

Le principal réconfort de ceux qui ne veulent pas du monde qui leur est présentement offert, mais ne se résolvent pas pour autant à l'abandonner par voie de suicide, consiste on le sait à annoncer soit sa prochaine et radicale modification, soit sa fin inéluctable et imminente : que tout change ou que tout finisse...

Le privilège des notions négatives, qui désignent ce à quoi elles s'opposent mais ne précisent pas pour autant ce à quoi elles s'accorderaient est de se soustraire à toute contestation : elles prospèrent à l'abri de leur propre vague. C'est aussi l'éternel privilège des charlatans : non seulement de parler, comme le suggère l'étymologie du mot, mais encore et surtout de réussir à parler de *rien*.

Clément Rosset - *L'École du réel* - les Éditions de Minuit, 2008

Ce qui suit est la critique criminologique d'un livre sur le crime :

LUSH LIFE - constructing organized crime in the UK

Dick Hobbs

Oxford University Press, Oxford UK, 2013

Livre paru dans la collection *Clarendon Studies in Criminology*, parrainée par :

Institute of Criminology, University of Cambridge

Mannheim Center, London School of Economics

Centre for Criminological Research, University of Oxford

Commençons par trouver curieux qu'un prestigieux éditeur académique, en une collection vouée à accueillir les œuvres de sciences criminelles d'établissements illustres (Cambridge... LSE... Oxford...), ait choisi de publier un si étrange ouvrage, dans lequel D. Hobbs généralise à outrance les racontars de paumés mythomanes, alcooliques ou drogués, présentés sans vergogne comme de grands bandits.

92

Ouvrage par ailleurs fort décousu, sorte de patchwork fictivement consolidé à l'aide de liaisons et renvois incessants, du genre "*as said in chapter 2*".

Ouvrage tout au long duquel, enfin, D. Hobbs procède par affirmations, se cite lui-même constamment ; tout comme d'autres, abondant invariablement dans son sens – mais des témoins unanimes valent-ils pour une preuve ? Non bien sûr.

Ces premières curiosités ont d'abord frappé le directeur de collection qu'est l'auteur de ces lignes. Mais le côté "littérature à l'estomac" du livre – moi, je suis un vrai fils de prolos et des voyous, j'en connais plein – n'est pas son pire aspect.

Les aspects de cet ouvrage aussi consternants que funestes pour les sciences criminelles, les voici :

- Un côté "à la manière de Bourdieu" – quasi comique, au point parfois de frôler le pastiche – "Stigmatisation" et "stéréotypes" à toutes les sauces, la théorie du genre appliquée au crime...
- Un côté puérilement manichéen, où tout ce qui est légal est forcément dangereux et tout l'illicite, à coup sûr anodin : "Le tabac, la bière et la vodka bon marché sont significativement plus malsains, et même mortels que toutes autres substances illégales et plus exotiques". Preuve de ça ? Aucune – mais comment oser en demander à un monsieur qui côtoie des gangsters...

Un ouvrage manichéen

S'agissant de la société britannique ou de celle des pays développés, "Lush Life" oppose caricaturalement et tout du long, ceux du *dedans* et ceux du *dehors*.

Dedans – surtout ceux du haut du système : forcément tarés et mauvais, racistes et vampires des exclus et damnés de la terre ;

Dehors – presque tous les autres, une masse indistincte d'émigrés de tous types,

de prolétaires et lumpen-prolétaires confondus – on entend d’ici Karl Marx fulminer – absolument innocents et perpétuellement vierges.

Un ouvrage d’inspiration anarchiste

Tout le livre trahit une naïve détestation de la société organisée et ordonnée, vomie par un vieux gamin se vengeant sur le tard de n’avoir jamais voulu, ou su, ranger son coffre à jouets.

Notons que dans l’ouvrage, l’anarchisme ne résulte pas d’une analyse sociale, de l’apport d’éléments statistiques ou de preuves diverses – il surgit brutalement dès l’introduction, au niveau du préjugé pur, de la radicale pétition de principe. De part en part, tout ce qu’il y a de collectif dans la société – d’abord l’Etat et son appareil – est ainsi dénigré, ridiculisé, méprisé.

L’État paranoïaque

L’État britannique – mais les autres grandes nations ne valent pas mieux – n’est qu’une force maléfique et paranoïaque, ayant absolument besoin d’ennemis pour survivre et qui les invente si besoin. À la fin de la Guerre froide, lorsque disparaît le (bien sûr) fictif “péril

rouge” – il faut à l’Etat un loup-garou de rechange : ce sera le crime. Pour Hobbs, ce pur effet d’aubaine est d’évidence un illusoire péril bricolé par de cyniques bureaucrates ; un fantasme permettant de contrôler les citoyens et d’imposer la “sécurité”, d’homogénéiser le chaos et la disparité, de supprimer la variété dans le but d’universaliser l’ordre social”.

L’État conspirateur

À coup de panique morale et d’anxiété, d’exclusion et de xénophobie, l’État et ses racistes services font donc du crime organisé le nouveau diable. En une immense rafle conceptuelle, il amassent tous les “suspects habituels”, déviants sociaux, marginaux, étrangers ; amalgament cent activités, vices et plaisirs innocents ou anodins ; confèrent rationalité et prévisibilité à de chaotiques marchés illicites ; pour finalement susciter une sinistre catégorie politique : le crime organisé.

Un mélange, souligne Hobbs, aussi délibéré que factice : le crime organisé, plus d’autres artifices troubles comme le terrorisme, la sécurité : voilà diligentée la “construction sociale d’une menace”.

Citons Hobbs : “L’État, spécialement du fait qu’il était en crise, s’est trouvé de confortables ennemis parmi les pauvres, les populations vulnérables cherchant refuge contre les persécutions religieuses et

racistes, les guerres, la misère et le chaos économique. leurs transgressions ont été exagérées et dramatisées, leurs différences [avec nous, Britanniques] amplifiées.”

L'État mythomane

Construction sociale forgée par l'État, le paniquant et raciste concept de “crime organisé transnational” est une menace fantôme, un outil de pouvoir au service d'un appareil étatique obsédé par l'idée d'ordonner la société. Méta-structure conspirative globale à l'activité cohérente, méthodique et quantifiable, l'imaginaire démon “crime organisé transnational” permet à ses marionnettistes d'imposer leur ordre à un monde chaotique.

Les États développés ont ainsi politiquement conspiré pour construire une catégorie apocalyptique : l'étrange et l'étranger... stéréotype raciaux... conspirations allo-gènes... ; ils ont baptisé “milieu criminel” ce fluctuant domaine de l'illicite ; ils ont fictivement catégorisé et ordonné un secteur d'activité en réalité fragmenté, désordonné et immergé dans l'incontrôlable flux des vies individuelles.

Bref : l'amorphe concept de “crime organisé” n'est qu'une invention visant à l'affolement médiatique ; et les bandes (*mobs...gangs...*) qui le composent, des meutes de petits malins, plus que de formelles organisations de vrais bandits.

“Multitude disparate d'activités hédonistes ou commerciales dont on dénie l'ambivalence”, ces bandes ne sont que d'anodines communautés d'activités, pratiquant un capitalisme hors-statut, indépendant et localisé. La “mafia turque” ? Mais non : il s'agit “de modestes entreprises familiales et non pas d'une menace criminelle globale”.

L'État et ses victimes

Les victimes de ce mondial complot, les voici : “les boucs émissaires, les plus fragiles, exclus, vulnérables, surtout en temps de crise”. Or cette conspiration des méchants États vise surtout les étrangers “l'identification des étrangers comme danger principal visant la société britannique, Albion violentée par la criminalité étrangère”. Le discours officiel vise donc à lier les étrangers à la “dégénérescence” du pays ; il favorise une “interprétation raciste des formes culturelles cosmopolites”.

L'État et son mythe : le crime organisé

Pour D. Hobbs, le “crime organisé transnational” est une paranoïaque vue de l'esprit, la propagande de policiers, de juges et d'“experts” vendus au Moloch étatique. En réalité, le crime n'est que le “petit commerce illicite d'infortunés cherchant la

survie et l'autonomie", unis en groupes de maraudeurs fluides et flexibles ; un phénomène culturel interactif désorganisé et local, instable et discontinu, une "méthode d'acquisition et d'échange du capital dans le vide laissé par l'emploi licite, le travail syndiqué et les institutions facilitatrices de la culture industrielle".

Le "milieu criminel" est "une construction défigurant des réseaux locaux et violents de travailleurs (*working class men*) voués à toutes sortes d'actions illégales". Ces "maraudeurs individualistes aux marches de l'Empire", ces "noyaux chaotiques d'identités ouvrières, d'ouvriers en rupture de ban", hantent "les bastions du prolétariat", où elles forment des "entreprises coopératives plutôt modestes, opérant au coup par coup, au sein de réseaux facilitateurs, de complices et hommes de paille, d'opérateurs en toile de fond".

À l'origine de tout, un méfait capitaliste-libéral (La faute à Thatcher...) : "la dissolution du marché de l'emploi légitime a redéfini la criminalité dans le contexte d'une nouvelle économie marchande, décentralisée et imprévisible, créée par la violente poussée post-industrielle". D'où, des "collaborations criminelles" générées par la pauvreté et la marginalité économique, répondant à : "la demande de produits bon marché et de contrebande, drogues, cigarettes, sexe" ; aussi bien qu'au besoin de "quelqu'un pour aller chercher les enfants à l'école".

Faute à qui, tout ça ? "Ne nous étonnons pas de ce que, quand nous abandonnons l'existence humaine aux caprices du marché, quelques uns prospèrent et deviennent experts dans l'art de le manipuler". Les dégâts consécutifs ne sont pas le fait de la criminalité organisée transnationale, mais du capitalisme mondialisé.

Notons au passage que la fascination petite-bourgeoise de D. Hobbs pour les voyous, son "anarchisme des marges" ; ne sont pas nouveaux mais bien un grand classique de l'anarchisme : Le 7 avril 1907 en effet (voici 108 ans !) "*Le Libertaire*" affirmait déjà : "Les sans-métiers, les sans-travail, trimardeurs, filous, prostituées, déclassés, sont les révolutionnaires de demain"¹.

Ainsi parlait Dick Hobbs.

Résumons :

- Toute entreprise criminelle est forcément locale, impulsive et discontinue - un bricolage de petits malins ;
- Cette entreprise procède d'un hédonisme sociétal, elle ne fait que répondre aux besoins (licites ou non) à satisfaire.

Telle est la dissolvante théorie de *Lush Life*, vouée à dissiper le réel criminel, comme, en une nuit d'angoisse, l'enfant tente de chasser un cauchemar.

Deux méga-bourdes (parmi d'autres)

Parmi maintes étrangetés - qui auraient peut-être dû alerter les aimables fées d'Oxford, de Cambridge et de la LSE, penchées sur le berceau de *Lush Life* - deux concernent l'origine du concept de crime organisé et l'origine de la piraterie ; bourdes telles qu'on ne peut vraiment les laisser passer.

Crime organisé : origine d'un concept

En deux chapitres différents de *Lush Life*, D. Hobbs situe d'abord l'origine du concept de crime organisé dans les États-Unis de la Prohibition, puis affirme qu'il a été "utilisé pour la première fois en 1974 dans un document de travail des Nations-Unies". En tout cas, une certitude : "Les fondations philosophiques du concept de crime organisé restent fermement implantées aux États-Unis". Malheureuse collection *Clarendon Studies in Criminology* ! Cruelle absence de *fact-checking* par Oxford University Press ! Car tout cela est faux.

Le concept de crime organisé apparaît en fait dans la France du XIX^e siècle, aux débuts de la société industrielle. On trouve sa première mention sous la plume du journaliste et doctrinaire socialiste Louis Blanc, en 1840 : "Aujourd'hui, les meurtriers et voleurs s'enrégimentent ; ils obéissent à des règles disciplinaires ; ils se

sont donnés un code, une morale ; ils agissent par bandes et en vertu de combinaisons savantes... La force, qu'on refuse d'admettre dans le domaine du travail, passe dans le camp du crime. Et, en attendant qu'on se décide à organiser l'association des travailleurs, nous voyons s'organiser celle des assassins [nous soulignons]².

L'expression *organized crime* refait ensuite surface aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle ; on en trouve mention en 1896 - soit quasiment un demi-siècle après - dans un rapport de la *New York Society for the Prevention of Crime*³. Puis vient la Prohibition et la popularisation médiatique du concept - en 1920, encore vingt-quatre ans plus tard.

Pirates : Jack Sparrow ? Non, Luther

La piraterie ? Rien de bien original pour D. Hobbs - ça a toujours été comme ça. Un infernal avatar du pouvoir britannique, un de plus : "L'essentiel de la fondation et de l'entretien des colonies britanniques a été le fait de pirates, missionnés pour piller les concurrents commerciaux de la Grande-Bretagne".

Là encore, non. Car la piraterie est un phénomène historique majeur - et pas la simple magouille maritime de souverains avides de doublons. Depuis l'antiquité, la piraterie est en effet le principal marqueur du chaos mondial. En Méditerranée, elle sévit donc de la chute de l'empire romain

jusqu'au haut Moyen-Âge. Les pirates réapparaissent lorsque s'effondrent les royaumes musulmans d'Espagne, ces corsaires-*moujahidine* – souvent des Maures chassés de la péninsule ibérique – virant à la piraterie après un épisode de “jihad maritime”.

Dès l'origine du monde moderne, la guerre de course, puis la piraterie, sont profondément politiques, de près liées aux Guerres de religion des XVI^e et XVII^e siècle européen – elles-mêmes fort politiques, sous un vernis religieux. Durant la Guerre de Trente ans et ses séquelles (1618-1648...) corsaires et pirates, sont d'usage les irréguliers du front protestant mondial, leurs cibles majeures étant des galions espagnols et portugais (eux, catholiques) chargés de l'or inca ou aztèque.

Au nom de la reine de Navarre, l'amirauté (protestante) de La Rochelle donne ainsi dès 1570 licence de partir en course au capitaine Jacques de Sores “pour courir sus aux ennemis de la religion réformée”. Les Espagnols appellent alors ces flibustiers “hérétiques” ou “luthériens” ; Pour les distinguer des marins du commerce, on fait, en cas de capture, “réciter aux prisonniers l'Ave Maria et d'autres prières que les protestants étaient censés ignorer”⁴.

Évoquant la même époque, l'historien Jaques Heers dit des Corsaires de l'Afrique du Nord qu'ils “pesaient, par leur alliance avec la France, d'un poids considérable

sur l'équilibre des forces dans l'Europe entière”⁵.

L'édition savante confirme ce qui précède. Dans le remarquable “Figures et langages de la marginalité au XVI^e et XVII^e siècles”⁶, on lit, à propos de la bataille de Lépante, qu'elle oppose d'un côté “des chrétiens” et de l'autre, leurs “ennemis les Turcs, qui ne sont qu'une armée de corsaires”.

Voilà qui nous conduit assez loin de Jack Sparrow et ses “Pirates des Caraïbes”.

Mais assez parlé de *Lush Life*, ouvrage qui après tout, est plus une curiosité qu'un phare éditorial. Pour saisir ce qui a rendu possible ce livre, nous devons comprendre d'où il vient. De quelle doctrine il s'inspire ; à quelles sources il s'abreuve ; quels sont les modèles de son auteur, etc. Cela, nous l'entreprenons, après deux importants préalables. Le premier explicite un concept ici crucial, celui de “champ préalable d'inspection” ; le second expose les principes de l'auteur en matière de recherche dans les sciences humaines.

Le “champ préalable d'inspection”

S'agissant des menaces, la société de l'information néglige le plus souvent la perspective dans laquelle, par exemple, un

attentat advient. Or considérer le « champ préalable d'inspection » dans lequel s'inscrit tout acte est primordial pour le déceler tôt, car ce champ porte et dirige toute notre compréhension d'un phénomène ; sans sa maîtrise, nulle action durablement efficace n'est possible.

Il faut donc observer le « champ préalable d'inspection » de toute entité ou situation dangereuse. Quel est-il ? Une image l'explique : avoir d'abord saisi ce qu'est le *temps* permet seul de comprendre ensuite l'usage d'une montre ; non bien sûr sa mécanique, mais son objet même, sa finalité. La temporalité est le « champ préalable d'inspection » expliquant la montre. Ainsi de suite, pour tout phénomène devant être pensé, notamment terroriste ou criminel.

Pour nous, le « champ préalable d'inspection » de la question criminelle ou terroriste est l'approche attentive de sa réalité, l'élimination de ce champ de tous les préjugés, illusions, représentations dépassées, fantasmes et phobies constituant ensemble les « évidences courantes », la « pensée unique », de la société de l'information. Déterminer un « champ préalable d'inspection » fécond, c'est atteindre le sol ferme et y édifier un socle solide de connaissances, partant duquel on peut diagnostiquer, c'est-à-dire, avant tout, nommer.

À titre d'exemple : dans le domaine militaire, voici comment un militaire expose

l'utilité cruciale de du « champ préalable d'inspection » en matière stratégique : « Dans une ère d'affrontements asymétriques, il importe d'acquérir une intelligence approfondie des éléments non-militaires, pour acquérir une meilleure compréhension de la vie, dans l'autre camp. Les services spéciaux doivent pouvoir pénétrer les couches superficielles de cet autre camp, et accéder à son cœur. Ils doivent goûter la poésie du camp d'en face et pratiquer sa culture »⁷.

Comment considérer les sciences humaines ?

Exposer le substrat idéologique de *Lush Life* en dépassant cet ouvrage, nécessite d'abord de prendre une position sur les sciences humaines. Voici donc – à grands traits – celle de l'auteur.

Les sciences humaines visent (comme celles de la nature, à leur façon) à produire des connaissances objectives sur le monde réel. Dans cet esprit de réalisme, le monde (notamment social) existe, indépendamment et antérieurement à la perception qu'on en a, et aux descriptions qu'on en fait. La démarche savante se doit donc d'être sceptique sur ce qu'elle voit de prime abord ; réaliste, matérialiste et logique – tant que se peut⁸. Le savant doit notamment rejeter avec force l'idée qu' « une force extérieure à la science lui dicte ce qu'elle doit trouver » [Lecointre, cf.

note]. Par *force*, on comprend aussi bien une idéologie qu'une secte, ou encore le mercantilisme, etc.

Cette démarche s'entend ainsi : "La science inductive commence toujours par une observation sans idées préconçues de cas particuliers et progresse à partir d'eux, par voie d'abstraction, vers des lois générales auxquelles ils obéissent tous"⁹.

Dans ce cadre, la parole de l'expert doit s'efforcer d'être "analogue au pronostic formulé par le médecin, qu'aucun aspect affectif de sa relation au malade ne doit affecter"¹⁰. L'expert parle sans intention ultérieure ; de façon dynamique, il doit simplement s'efforcer de "s'aventurer au-delà du modèle standard, de faire progresser l'état des connaissances"¹¹.

Les origines idéologiques de Lush Life

Le post-moderne, weltanschauung bobo¹²

Pensée post-moderne... sociologie critique... *French theory*... depuis plus d'un demi-siècle, les sciences humaines subissent le siège de militants post-gauchistes dont les idoles sont notamment Pierre Bourdieu, Jacques Derrida, Michel Foucault, Maurice Blanchot, Gilles Deleuze, et autres "maîtres du soupçon". Or la pensée complexe et subtile de ces philosophes est

devenue, entre les mains de demi-soldes et vacataires de l'enseignement supérieur, d'étudiants prolongés, de stagiaires épisodiques, d'artistes engagés et autres intermittents du spectacle intellectuel, une arme redoutable de sectarisme, qui ravage la plupart des sciences et théories élaborées, surtout en Europe, depuis trois millénaires. Au point que cette base infra-académique de marginaux, déclassés et précaires a gagné, sous la plume assassine de Philippe Muray, le sobriquet de "persécuteurs polyvalents"¹³.

Lesdits persécuteurs ont d'autant plus de succès dans leur entreprise d'"accréditer des sottises tout en discréditant des évidences"¹⁴, que ces théories post-modernes ont vite enthousiasmé les médias et autres fabricants d'opinion (marketing, communication), qui leur confèrent une sorte de monopole sur les "questions de société". Imposées notamment en France, par l'agit-prop, l'injure, le tapage et la manipulation des symboles, ces théories ont fini par acquérir un statut officiel, disqualifiant quiconque s'oppose à elle, en pratiquant l'art de "faire passer l'indignation pour une réfutation"¹⁵.

Succès encore renforcé du fait que désormais, à l'anarchisme de cette base persécutrice répond celui du sommet, les médias qui font l'opinion appartenant presque tous à de grands patrons libéraux-libertaires, qui détestent ou méprisent tout pouvoir central, (État, gouvernements) et pensent en général que les régulations et

impôts sont le problème, et leur suppression, la solution.

De l'idéologie conçue comme un dissolvant puissant

Pour ces théories "post-modernes", ou "critiques" tout est artificiel, rien n'est naturel, la nature est fictive et la culture est tout, les choses n'existant que par le discours tenu à leur sujet. Manichéisme donc, mais aussi absolu relativisme : la vérité ou la fausseté d'une affirmation est relative à un individu ou à un groupe social. Partant :

- La méthode scientifique est un mythe,
- Les lois scientifiques ne sont que des "narrations" ; d'où, plus de sciences universelles, mais des disciplines atomisées, considérés selon leur poids idéologique,
- Les faits sont des constructions sociales : "tout est socialement construit" (Bourdieu, *mantra* du "constructivisme social"),
- Les discussions scientifiques ne sont que des jeux de pouvoir assaisonnés de rhétorique.

À côté de cette machine à déconstruire le réel, "savant nihilisme" dont l'avatar médiatico-sociétal le plus illustre, on le verra plus bas, est la "théorie du genre"¹⁶, le plus féroce léninisme devient un irré- nique catéchisme.

Les maîtres-mots de la néo-inquisition

Le post-modernisme académique est un perpétuel enchantement. Quelle autre discipline en effet dispose de l'équivalent conceptuel de la baguette magique de Harry Potter ? Quand ça l'arrange, ou quand ça le dérange, le "philosophe" ou le "sociologue critique" possède ainsi des formules de conjuration lui permettant à son aise de volatiliser toute gênante réalité.

Deux exemples :

- Les triades sont formées de Chinois : stigmatisation !
- Le soleil se lève à l'est : stéréotype, cliché !

Mais revenons-en à D. Hobbs, qui affirme que l'entreprise criminelle est forcément locale, impulsive et discontinue – un bricolage de petits malins. Comment, questionne alors le criminologue, lesdits "petits malins" parviennent-ils, impulsifs et discontinus qu'ils sont, à acheminer (par exemple) à travers continents et océans, clandestinement bien sûr et jusqu'à bonne destination, des centaines de tonnes de stupéfiants valant des dizaines de milliards de dollars ? Ce sans la moindre interruption depuis plus d'un demi siècle, malgré les formidables armadas répressives censées interdire ce trafic ? Voyons comment Hobbs & co. vont répondre ; de quels outils conceptuels vont-ils user.

La déconstruction, arme fatale

Il n'y a pas que les hommes qui deviennent fous. Parfois, les mots ou les idées délirent. Exemple, pris hors de notre sujet : chez les Salafistes, le concept d'apostasie métastase et envahit toute la théologie, au point que coller un timbre de l'État algérien, ou envoyer son fils à l'école publique, c'est être apostat – donc mériter la mort – d'où les massacres de villages entiers. Dans la pensée post moderne, le même triste sort échoit au concept de *Déconstruction*.

Destruktion en Allemand est un outil conceptuel de la phénoménologie, forgé au début du XX^e siècle. Il ne signifie pas du tout "destruction" mais bien plutôt "désobstruction" : "Il s'agit de dégager, de 'désobstruer' la voie qui conduit à faire l'épreuve de ce qui, dans l'histoire de la philosophie et seulement en elle [nous soulignons] s'est donné à penser, est advenu"... Cet outil permet donc de "Mettre au jour dans la tradition un 'implicite' inaperçu et pourtant essentiel", de "rompre avec des habitudes néfastes de traduction, nous débarrasser d'intentions étrangères à l'auteur"¹⁷.

De cet instrument utile à l'herméneutique [*étude des textes obscurs*], le post-modernisme a fait un idéologique monstre de Frankenstein, pulvérisant tout ce qu'il happe à transformant tout ce qu'il déconstruit, en construction. Philippe Muray, encore, sur le déconstructionnisme littéraire et les "textes qu'il fait mine d'étudier, alors qu'il les inculpe".

Voici le puissant acide aux mains de militants post-gauchistes : tout ce qui contrevient à leur idéologie est disqualifié comme "construction" – un parfait vaccin contre le réel :

- Un homicide ? Un insignifiant "fait divers",
- Le crime organisé ? Une factice "construction sociale",
- La criminalité des immigrants ? Un scandaleux "stéréotype",
- La criminalité de certains nomades ? Un ignoble acte de "stigmatisation"¹⁸.

Bien entendu, la classe politique et la médiasphère, aujourd'hui indiscernables, se ruent sur ce vocabulaire post-moderne et s'en gargarisent, sans toujours bien le comprendre, jusqu'à l'ivresse. Et sans apercevoir ce que provoque *in fine* cette massive disqualification du réel : l'aveuglement, maladie stratégique la plus tragique de la société de l'information.

Deux icônes post-modernes et leur destin : Paul de Man et Diederik Stapel¹⁹

Le Belge Paul de Man émigre aux États-Unis en 1948 et y débute en 1960 une brillante carrière académique par un doctorat à Harvard. Il est l'un des premiers à promou-

voir outre-Atlantique la théorie de la “destruction”, de J. Derrida. Ensuite professeur de lettres à l’Université Yale, il devient une idole de la *French Theory*. Une gloire si éclatante finit cependant par susciter des recherches sur ce héros de la critique littéraire.

On apprend ainsi qu’après-guerre, de Man a fui la Belgique où il risquait la prison comme collaborateur littéraire et culturel des nazis. Dans les années d’occupation 1940-1942, il écrit en effet dans les journaux alors collabos : *Le Soir*, *Het Vlaamsche Land*, etc. Une biographie lui est ensuite consacrée (cf. note) et elle est affreuse : dragueur, tricheur, truqueur, menteur... Silence là-dessus, bien sûr, dans le cénacle post-moderne français.

Mais il y a mieux encore et plus près, un Lyssenko contemporain et cependant héros post-moderne, jusqu’à la découverte de l’imposture. Le jeune et fringant psychologue du social Diederik Stapel est une célébrité de l’Université Tilburg aux Pays-Bas : ses enquêtes font sensation et les médias l’adorent.

Pensez donc ! Ce savant a réussi à établir “scientifiquement” que les humains carnivores sont de grossiers et égoïstes balaourds : “manger de la viande fait ressortir ce qu’il y a de pire dans l’homme” - donc, les végétariens, des modèles d’adaptation sociale ! Extase médiatique.

Mieux encore : Diederik Stapel “prouve” que “les personnes vivant dans le désordre

et le chaos sont plus enclins aux stéréotypes et à la discrimination”.. L’extrême-droite... Suivez mon regard. Quelle démonstration ! Bien sûr, les questionnaires portent sur les “discriminations envers des groupes stigmatisés”. Ils ont été fournis à des “voyageurs blancs” des transports en commun néerlandais et concernent les “stéréotypes sur les musulmans et homosexuels”.

Inébranlable pilier post-moderne de la culture de l’excuse, la revue “*La Recherche*” est aux anges : “Une équipe néerlandaise vient de montrer que cette influence de l’environnement s’exerce aussi sur notre perception des catégories sociales : le désordre renforce l’adhésion à des stéréotypes et favorise les attitudes discriminatoires. Un professeur de psychologie sociale de l’Université de Nice renchérit : “Cette étude très bien menée *prouve* [nous soulignons] qu’un désordre matériel peut renforcer l’impact des stéréotypes sur nos jugements et nos comportements... Elle ouvre la possibilité de combattre les stéréotypes sociaux”²⁰.

Or ces deux enquêtes, et cinquante autres encore, ont été bidonnées par l’icône post-moderne. Stapel est “suspendu” de l’Université Tilburg, puis viré. Une de ses plus frappantes études est “retirée” de la prestigieuse revue *Science* - fait paraît-il sans précédent dans ce domaine. Un désastre scientifique et un scandale dont *La Recherche* finit par convenir en mai 2014, mais peu évoqué par les médias français acquis au courant post-moderne...

Un post-moderne "morceau de bravoure" : la théorie du genre²¹

Plus tard, quand cet épisode quasi-délirant sera clos – nous verrons dans notre conclusion ce qui adviendra sans doute – des personnes éduquées et raisonnables s'interrogeront, consternées et la tête entre les mains : comment cela a-t-il pu arriver ? Pourquoi le succès de ce puéril anarcho-narcissisme, compartiment dames seules ? Pourquoi cette réédition de l'épisode grotesque de la phrénologie, du XVIII^e au XIX^e siècle²² ? Ce, au XXI^e siècle, en pleine "société de l'information" !

Mais revenons à la théorie du genre. La postmodernité libérale-libertaire appelle de ses vœux une révolution anthropologique, qui verra tout individu choisir à sa fantaisie personnelle : ses vérités, ses intérêts, ses plaisirs, son orientation sexuelle désormais réversible. Dans le monde voulu par les Libertariens, chacun sera libre de son identité, se déterminera, expérimentera comme bon lui semble. Adviendra finalement la suppression des concepts (?) d'homme et de femme.

Dès l'origine, les plus farouches adeptes de la théorie du Genre sont évidemment des féministes, pour qui il faut "déconstruire les stéréotypes du masculin et du féminin", le genre 'sexuel' étant une construction sociale, culturelle, langagière et scientifique, perpétuant la domination

masculine, au plein détriment des femmes²³.

Car il n'y a pas de déterminisme biologique ; les choses sont socialement construites. Tout "dans la construction de l'identité dite sexuelle et dans la formation de la division entre les sexes, relève de mécanismes d'ordre social et culturel". [*Le Monde*, cf, note]. "Le lien entre sexe, genre et sexualité n'est pas commandé par une 'nature' immuable, l'idée de nature ayant elle-même historiquement varié et n'étant pas universelle". De ce fait, les rôles et fonctions sociales entre hommes et femmes ne sont que des "assignations dissymétriques et hiérarchiques" [*Libération*, cf. note].

Telle est la doctrine post-moderne : ce que Dick Hobbs fait subir au crime, d'autres l'infligent au sexe : tout est fluide, indéfini, réversible, triturable et transitoire, décidé à l'instant et *subito* oublié. Dernier cas d'hyperventilation mentale, celui de la confuse Rachel D., s'incrutant aux tribunes de la Société nationale pour la promotion des gens de couleur (NAACP, américaine) pour s'y affirmer Noire – se *croyant* Noire ! – alors qu'à la voir, elle est clairement *Caucasienne*, comme on dit aux États-Unis pour "Blanc"²⁴.

Quand la théorie du genre passe à la pratique²⁵

Dans les années 1950-1960, le sexologue et psychologue néo-zélandais John

Money professe à l'Université John Hopkins de Baltimore. Sa théorie : masculin et féminin sont des constructions sociales ; l'orientation sexuelle est indépendante de la réalité biologique corporelle. Au début de sa vie, l'identité sexuelle d'un enfant est neutre, plastique et modulable ; dans un milieu familial et culturel déterminé, on peut la réassigner par la médecine (injections d'hormones, etc.) et la psychologie.

Ensuite, chacun est libre de créer sa propre "identité de genre" hors de sa réalité corporelle et d'en changer à sa guise. Lisons John Money "L'identité de genre d'un enfant est déterminée par la façon dont on l'élève, non par la biologie. On 'se sent' garçon ou fille selon qu'on vous habille en pantalon ou en jupe ; qu'on vous offre des pistolets ou des Barbie."

Ainsi, l'être humain finit par adopter le sexe dans lequel ses parents choisissent de l'éduquer. Vraiment ? Voici les jumeaux Reimer, des garçons canadiens, Bébé, l'un d'eux a le pénis brûlé par une circoncision électrique ; ses parents consultent le Dr. Money qui propose pour Bruce une réassignation sexuelle totale : robes, poupées, discours au féminin – mais aussi, dans le registre Dr. Frankenstein, ablation des testicules et traitement hormonal. Que devient 'Brenda' (ex-Bruce) ? Petite fille, elle déchire ses robes et urine debout ; à la puberté, drame pour ce garçon coincé dans un corps de fille. À l'issue de ces folies d'apprenti-sorcier, l'autre jumeau (Brian)

meurt d'une surdose de stupéfiants en 2002 et Benda/Bruce se suicide en 2004.

'Genre' : pourtant des motifs de prudence...²⁶

D'abord, ce rappel : les rapports entre *genus* (genre grammatical) et *sexus* (appartenance sexuée) ont suscité maintes études, elles sérieuses ; dont celles du philosophe et linguiste allemand Johannes Lohmann (1895-1983) que le lecteur consultera avec profit. Des travaux fondés sur la différence (admise à peu près depuis Aristote...) entre d'un côté, ce qui relève de la *production*, partant d'une matière disponible mais non reproductible, par exemple dans la technique ou dans la culture (le *genre* grammatical par exemple) ; et de l'autre ce qui tient de la création, de la génération du vivant (étant vivants, les humains ont, eux, un *sexe*).

Ensuite, une évidence : répondre sur le même ton à un aveugle fanatisme, ou à des lubies à la mode, serait inepte. Bornons nous à ouvrir quelques brèves pistes suggérant la fragilité des théories du genre, et la solidité des rapports entre sexe et biologie.

- Une étude récente de la faculté de médecine de l'Université du Colorado souligne que "les cerveaux des femmes et des hommes présentent, en moyenne, certaines différences assez significatives. Des différences qui se manifestent notamment dans les ef-

fets des drogues sur cet organe, selon qu'il est situé dans une boîte crânienne masculine ou féminine." (cf. note 26),

- L'alimentation du nourrisson est biologiquement programmée dès la grossesse : le lait maternel diffère selon le sexe de l'enfant. Le bébé-mâle dispose d'un lait plus énergétique, plus riche en graisses et protéines, et le bébé-femelle, d'un lait en plus grande quantité (cf. note 26),
- Une étude très fouillée du département de psychologie de Northwestern University (Illinois) tend à montrer que la génétique joue un rôle important dans la sexualité de l'être humain ; un gène impacterait notamment l'évolution masculine vers l'homosexualité. Transmis par la seule mère, ce gène aurait survécu à l'homosexualité masculine par une incroyable particularité : les femmes qui le portent seraient plus fertiles que la moyenne ! La future orientation sexuelle du bébé dépendant aussi du niveau d'hormones auquel il est exposé dans sa vie prénatale, rien dans ce processus n'est mécanique et pré-déterminé (donc pas de tests de dépistage du "gène homo" sur lesquels fantasmer...).
- En 1978 et 1982, des enquêtes de terrain ont entrepris de vérifier si l'adage "l'homme propose, la femme dispose"

relevait du stéréotype ou du réel. Des enquêtes aux résultats lumineux : loin d'être un cliché, l'adage renvoie à un dispositif biologique humain sous-jacent, visant à optimiser la transmission des gènes lors de rapports hommes/femmes. Ambiance : outre-Atlantique, le sectarisme des militants du "gender" est tel que ces études ont mis onze ans à paraître²⁷ !

Choisis parmi bien d'autres, ces exemples inspirent de profonds doutes sur la pertinence du modèle libertarien-post-moderne prônant que "tout est culturel, rien n'est naturel".

Le post-moderne, quel horizon ?²⁸

Combien de temps encore la société aura-t-elle à subir ces lubies idéologico-médiatiques – parfois hélas relayées et appliquées par des ministres creux, tentant d'exister en suivant les modes ? Écoutons Max Planck, père de la physique quantique. Selon lui – et selon la méthode expérimentale – une théorie atteint sa maturité quand, passée du monde de la spéculation à celui de la confrontation avec l'expérience, elle dispose d'une capacité à prédire de nouveaux phénomènes, en accord avec ses observations.

Ainsi, peut-elle contredire ou fragiliser les prédictions d'un paradigme ancien. Mais comment cela se passe-t-il dans les

faits ? Comme lors d'une partie de cartes, où un joueur finit par admettre sa défaite ?

Non : le monde scientifique – pire encore, le monde para ou pseudo-scientifique – regorge de gens savants, souvent aimables mais têtus comme des mules et persuadés qu'ils ont raison, tandis que leurs collègues et rivaux ne sont que des crétins. De ce fait, dit Max Planck, "Une nouvelle vérité scientifique ne triomphe pas en convainquant ses opposants ou en

leur faisant voir la lumière, mais plutôt parce que ses opposants finissent par mourir et qu'arrive une nouvelle génération, familière avec la nouvelle idée".

Cette forte pensée nous montre la voie à suivre. Aux criminologues de proposer la nouvelle idée, les nouveaux paradigmes. A eux de pousser gentiment Dick Hobbs et consorts vers la retraite – et Oxford University Press, à publier des ouvrages sérieux.

Notes

1. Rappel, par (violent) contraste de ce que Karl Marx pense des mêmes : « Le *Lumpenproletariat* – cette lie d'individus déchus de toutes les classes... est, de tous les alliés possibles, le pire. Cette racaille est parfaitement vénale et tout à fait importune... Tout chef ouvrier qui emploie cette racaille comme garde ou s'appuie sur elle, démontre par là qu'il n'est qu'un traître » [Karl Marx, Friedrich Engels, « *La social-démocratie allemande* »].
2. Louis Blanc, 1811-1882. Extrait de "L'Organisation du travail", étude parue le 1^{er} août 1840 dans la *Revue du Progrès* (N° 37), puis publiée en librairie la même année et constamment rééditée jusqu'en 1875.
3. "The Society for the Prevention of Crime was founded in 1877 in New York City. It has worked, successively for the promotion of temperance for judicial and legislative reform and for public and legal education. During its most active periods the Society brought about the formation of the Lexow Committee to investigate the New York City Police in 1894 contributed to the Albany Crime Commission during the 1930s and broadcast popular radio programs on criminal behavior 1946-1948. In 1948 the Society absorbed the Vocational Foundation Bureau a job placement agency for parolees. Since 1956 the Society's only activity has been its annual grant to Columbia Law School for research in penology.". Columbia University, Society for the Prevention of Crime records, 1878-1973. Voir aussi Gregory Auda "Bandits corses", Michalon, 2005.
4. Voir notamment sur ce sujet les divers ouvrages de l'archéologue Jean-Pierre Moreau.
5. Jacques Heers "Les Barbaresques, la Course et la guerre en Méditerranée, XIV^e-XVI^e siècle", Perrin, 2001.
6. Honoré Champion, 2013.
7. « A critical look at intelligence », Aharon Ze'evi, chef du renseignement militaire israélien, 2002-2006. *Strategic Assessment*, Israël, mars 2007.
8. Guillaume Lecointre "Les sciences face aux créationnismes", ed. Quae, 2012.
9. Karl Lorenz "L'agression, une histoire naturelle du mal", Flammarion, 1977.
10. André Lebeau "L'enfermement planétaire", Le Débat/Gallimard, 2008.
11. *Aetos* N°26 - Avril 2012 - "Et si le temps n'existait pas ?".
12. *Weltanschauung* = vision-du-monde. Sur les sujets qui suivent, lire notamment : Nathalie Heinich "Pourquoi Bourdieu ?", Le Débat-Gallimard, 2007 ; et Jean-François Mattei "L'homme dévasté", Grasset, 2015.
13. Philippe Muray "Essais", Les Belles Lettres, 2010.
14. Laurent-Michel Vacher "Pour un matérialisme vulgaire", Les Herbes Rouges, 2007.
15. Martin Heidegger "Le mot de Nietzsche Dieu est mort" in "Chemins qui ne mènent nulle part", Gallimard, 1962.
16. "Lutte contre les discriminations liées à l'orientation et à l'identité sexuelle", en novlangue post-moderne.
17. Pierre Jacerme "Etre et temps, traduction et interprétation", in "L'Éthique à l'ère nucléaire", Lettrage, Paris, 2005. Sur le concept de *Destruktion*, voir aussi Martin Heidegger "Qu'est-ce que la philosophie", Conférence de Cerisy, 1955.
18. En dialecte post-moderne la stigmatisation, ou étiquetage, est une "catégorie construite par le regard des autres".
19. *New York Times*, 10/03/2014 - Paul de Man : "Reconsidering Paul de Man: the deconstructionist deconstructed" ; *New York Review of Books*, April 3, 2014 - The strange case of Paul de Man. Evelyn Barish "The double life of Paul de Man" Barish-Liveright Publishing, NY. Diederik Stapel : *AP*, 4/11/2011 - "Prominent social psychologist faked data for years - Was the man behind a number of headline-grabbing experiments".
20. *La Recherche*, 21/06/2011 - "Nos préjugés sont renforcés par le désordre".

21. *Le Monde* - 16/09/2013 - "La 'théorie du genre', nouvel ennemi de l'ordre naturel" - *Libération* - 11/06/2013 - "En finir avec les fantasmes en tous genres" - *Valeurs Actuelles* - 3/02/ 2011 - "La subversion de l'identité".
22. www.charlatans.info/phrenologie.php
23. Mais désormais, le féminisme "classique" à la Simone de Beauvoir, luttant contre l'ordre social imposant la soumission des femmes, pour leur droit à disposer de leurs corps, à critiquer, etc. ; féminisme hostile au port du voile dans l'espace public, est violemment attaqué comme idéologie de "Blanches" racistes, par un néo-féminisme anticolonialiste et pro-islamiste, prônant la "solidarité avec les membres du même groupe racial" (houla !). Voir *Libération*, 27/07/2015 "Féminisme et racisme, les errements de Christine Delphy".
24. www.kgw.com/story/news/local/2015/06/12/black-naacp-leader-outed-as-white-woman/71119720/
25. *Libération* - 22/01/2015 - "Bruce, Brenda malgré lui" - *Valeurs Actuelles* - 6/02/2014 - "John Money, l'apprenti-sorcier du gender" - *Le Point* - 31/01/2014 - "L'expérience tragique du gourou de la théorie du genre". Voir aussi l'ouvrage de John Money "Man & Woman, Boy & Girl: Gender Identity from Conception to Maturity", John Hopkins University Press, 1972.
26. *L'Obs* - 17/07/15 - "Alcool, cocaïne, nicotine... Hommes et femmes réagissent différemment à la drogue" - *Le Parisien* - 16/02/2014 - "Le lait maternel varie selon le sexe du bébé" - *The Guardian* - 14/02/2014 - "Male sexual orientation is influenced by genes, study says". *Le Monde* - 22/01/2014 - "Voulez-vous coucher avec moi ce soir ?".
27. *Journal of Psychology and Human Sexuality*, 1989.
28. *Le Monde* - 12/02/2014 - "Vie et mort d'une théorie".